



Charif  
**Majdalani**

**L'empereur  
à pied**

Charif  
**MAJDALANI**

Rentrée littéraire 2017 • **Seuil**



# L'EMPEREUR À PIED



*CHARIF MAJDALANI*

# L'EMPEREUR À PIED

r o m a n

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

*En exergue :*

Paul Claudel, « Processionnal pour saluer le siècle nouveau »,  
in *Cinq Grandes Odes*, © Gallimard, 1913.

Patrick Deville, *Pura Vida. Vie & mort de William Walker*  
© Éditions du Seuil, 2004.

Joseph Conrad, *Au cœur des ténèbres*, trad. J.-J. Mayoux,  
Flammarion, coll. « GF », 1989.

Ovide, *Les Métamorphoses*, livre X, trad. Charif Majdalani.

Blaise Cendrars, *Le Panama ou les Aventures de mes sept oncles*,  
vol. 1, « Tout autour d'aujourd'hui », nouvelle édition des œuvres complètes  
de Blaise Cendrars dirigée par Claude Leroy,  
© Éditions Denoël 1947, 1963, 2001, 2005.

ISBN 978-2-02-137253-3

© ÉDITIONS DU SEUIL, AOÛT 2017

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*À Nayla,  
à Saria  
et Nadim*





L'herbe qui pousse et les générations qui  
se lèvent pour me suivre.

PAUL CLAUDEL, « Processionnal pour saluer  
le siècle nouveau », in *Cinq Grandes Odes*



I

L'Empereur à pied



L'imagination pourrait aisément façonner ici des histoires de principautés un peu frustes, de dynasties remontant au Déluge et vivant environnées de sommets couverts de cèdres et de chênes. Mais je ne vais pas remonter si loin, ni même au temps où les vieux temples en ruine servaient encore de halte aux processions religieuses dansant et progressant le long des gorges, ni à celui d'un Moyen Âge obscur où les clameurs de cinquante invasions de peuples schismatiques ou rebelles ne purent troubler la paix de ces montagnes. Je vais en rester à une époque plus récente, celle du ver à soie et des métayers par exemple. Sauf que, sur les photos qui en témoignent, on ne voit que des villageois à la face ravinée et aux tenues fatiguées, vêtus de sérouals et de vieilles vestes européennes râpées, debout sur le pas de leurs misérables granges, des enfants morveux, des femmes en fichu, des curés au visage torve, tout un univers de pauvreté et de labeur

au milieu de mûreraies et d'églises de pierre sans apparat. Et pourtant, tout autour, il y a ces immenses terrasses agricoles qui partout sculptent le relief d'escaliers titanesques et ces maisons aux murs sévères, il y a ces forêts où les bûcherons continuent à abattre les ifs et les chênes comme le faisaient les coupeurs de cèdres cinq mille ans auparavant pour les rois de Tyr et de Jérusalem. Tout cela donne envie d'inventer des fables grandioses et fortes, comme celle de cet homme qui apparaît dans le paysage, je ne sais pas quand au juste (d'après les recoupements, c'est au cœur du XIX<sup>e</sup> siècle), ni pourquoi (c'est sujet à controverse), un homme qui descend un sentier parmi des genêts en fleur (c'est donc le printemps) et des chênes verts, dans la lumière fastueuse et riche, avec la neige qui demeure sur les sommets alors que tout autour les platanes sont en feuilles. Il avance entre les massifs de joncs, les noyers et les arbousiers solitaires. Il descend le sentier mais personne encore ne l'a vu, je suis le premier et le seul pour l'instant, et le fait que j'aie dit qu'il descendait est intéressant, il descend et, si je ne le vois pas avec précision, je vois qu'il n'est pas unique, il se dédouble, ils sont donc deux, puis trois, puis quatre. Lui, le premier que j'ai vu, marche à grands pas, de manière décidée. Je crois qu'il a une peau de bête sur les épaules, comme celles que portent les bergers de la plaine de la Bekaa, et un bâton avec lequel il fouette parfois les ronces et les herbes fraîches.

Ceux qui vont derrière lui sont plus sveltes (ce qui veut dire qu'il est lui-même un peu râblé, fort, les épaules larges, la tête haute). Ils sont plus légers, leur pas est moins lourd et ce sont trois garçons qui ont eux aussi une peau tannée sur les épaules et un bâton à la main. Et même si je suis moi-même les arbres sous lesquels ils passent, les rochers devant lesquels ils rient en avançant, même si je suis les oiseaux sur les branches des genêts et surtout les éperviers au-dessus des sommets, même si je suis les chênes nains et les pins et les amandiers sauvages et les mûriers et le ciel clair et l'horizon et les coulées de neige et que je peux en conséquence les voir de près aussi bien que de loin, je ne distingue pas leurs visages qui viennent de naître dans le paysage. Ils descendent le sentier en direction du hameau de Massiaf. Les maisons sont éparses, dissimulées sous leurs treilles et sous leurs noyers, une là-haut, une autre plus bas, une troisième sous un rocher qui la menace depuis des lustres, et une près de la source. Et depuis ces maisons peut-être commence-t-on à les voir descendre, ces quatre-là. Des regards de montagnards matois les suivent, ceux d'enfants curieux, de femmes qui se redressent de dessus leur bac de lessive, de chevriers qui sifflent une romance et s'interrompent en les apercevant au loin, en contrebas, ou ceux d'un mulétier remontant derrière sa bête. Bientôt, avec une miraculeuse célérité, la nouvelle va se répandre, on saura partout que quatre

étrangers viennent vers le hameau, et entre-temps ils me sont devenus plus nets. Celui qui marche devant, le plus âgé, chausse des bottes, de celles qu'utilisent parfois les cavaliers de la plaine, il a une assez belle moustache, tandis que ceux qui vont derrière lui sont imberbes, le premier porte sur le dos une lanière passée par-dessus l'épaule et retenant un sac où se trouvent sans doute les effets des quatre marcheurs. Le deuxième et le troisième vont à ses côtés, ils parlent entre eux, le troisième semble encore un enfant ou en tout cas un très jeune garçon, alors que les autres sont des hommes déjà, malgré le fait qu'ils n'ont pas la moustache. Leur groupe, objet de toutes les conjectures de versant en versant de ces montagnes, est arrivé au niveau du torrent. Les voilà qui traversent le pont, non loin du moulin, et qui remontent en direction du plateau de Massiaf. Ils passent près du bas-relief antique puis d'un abreuvoir qui fut sans doute le sarcophage d'un antique prince enterré ici au temps où le paganisme peuplait cette région de ménades mais où il n'y a plus que des vieilles allant de calvaire en calvaire jusqu'à l'église, une église devant laquelle les quatre survenants s'arrêtent enfin. Le jeune homme qui porte le sac le pose sur le sol, l'autre s'adosse au mur du lieu sacré, celui qui est encore un garçon s'assied sur le seuil, devant la porte fermée. L'homme à la moustache, de son côté, considère la maison tapie non loin de l'église, et les collines d'où il sait qu'on l'observe. Bientôt il



repère des enfants en rang d'oignons, sous les arbres, qui les regardent en silence, prudemment. Je le vois maintenant avec bien plus de précision, tandis qu'il s'en approche d'un pas décidé, je vois qu'il a la quarantaine, le visage ferme, ce qui tend à prouver qu'il n'est pas un paysan. Son regard est sombre, perçant, peu enclin à la tempérance, impatient aussi, et c'est avec impatience, d'un geste brusque, qu'il se défait de son manteau de peau de mouton et le laisse sans se retourner entre les bras des jeunes hommes derrière lui, accourus recueillir l'habit comme les chevaliers servants s'occupent d'une toge impériale. Et en y regardant de plus près je reconnais que ces trois jeunes accompagnant cette espèce d'empereur en manteau de berger sont ses fils, trois garçons qui sont sa descendance, ils lui ressemblent, je le constate, ils ont le même regard ferme où germent des choses fabuleuses et un peu folles, ils ont le même nez cassé, et leur profil est celui qu'on voit sur les pièces de monnaie, quoiqu'ils soient plus ondoyants que leur père. Leurs corps et leur caractère ne sont pas encore suffisamment trempés, ils sont imberbes, rient et pépient trop facilement, ce qui leur attire une remontrance du père, au moment où ils se passent le manteau de main en main, et alors ils se taisent. Et quant à ce manteau, cette peau de mouton tannée, il semble parler de l'état de berger de celui qui le porte, mais pas d'un berger d'ici, pas d'un chevrier, plutôt d'un pâtre de moutons, sauf qu'il y a

ces bottes que je lui ai fait chausser par inadvertance mais que je vais conserver. Un manteau de pâtre, des bottes de cavalier, voilà ce que tous les montagnards tapis derrière leurs arbres, ou debout à les scruter depuis le toit de leurs maisons, remarquent, et ils ne savent qu'en penser, sauf qu'il s'agit bien là de gens venus de loin. Mais que viendraient-ils faire et qui sont-ils ? À cette question, même moi (moi qui observe à travers le regard rusé des hommes en séroural debout sur leurs toits, moi qui suis les arbres, et le bas-relief antique représentant un sanglier attaquant Adonis et à ses côtés une Aphrodite éplorée, moi qui suis aussi les calvaires chrétiens avec leurs images frustes de Vierge et de Christ), à cette question même moi je n'ai pas encore la réponse. Je remets cela à plus tard, tandis que toute la région autour de Massiaf et de Ayn Safié est concentrée sur ce point précis que représente la place de l'église et où l'on attend que l'homme enfin s'exprime pour savoir peut-être à son accent d'où il vient et ce qu'il vient faire, et le voilà en effet qui parle. Après avoir laissé son manteau entre les bras de ses fils, il s'est avancé vers les enfants qui le lorgnent en silence, et il leur demande d'une voix grave où est donc la maison du prêtre, la maison de *abouna* Hanna el-Gharbi, et sur ces paroles, sur leur inflexion, sur sa manière d'appuyer sur la fin des mots ou d'alléger la première voyelle de « *abouna* », toute la montagne va gloser. À travers ces parages où

il semble qu'il n'y ait personne ou seulement quelques maisons éparses, mais où en réalité les habitants sont nombreux, les conjectures vont aller bon train, circuler, et la réalité des faits se transformer, sans qu'aucune véritable décision soit arrêtée pour savoir d'où arrivent ces étrangers. Et, entre-temps, les enfants en rang d'oignons, curieux et craintifs, à qui l'empereur s'est adressé au terme d'un long silence finissent par répondre tous à la fois, puis se taisent, et l'un d'eux, le dernier à avoir baissé la voix, s'apercevant qu'il parlait encore alors que les autres s'étaient tus, après une hésitation, comme s'il était terrifié de se retrouver à dialoguer seul avec cet étranger, finit par se décider et déclare que *abouna* Hanna el-Gharbi est mort il y a six mois.

Que peut bien vouloir cet homme au curé de Mas-siaf ? C'est désormais la seule question que tout le monde va se poser, tandis que l'étranger aux manières impériales revient vers ses propres garçons assis à présent sur le seuil de la vieille église. L'aîné a ouvert le balluchon qu'il a posé sur le sol. Et comme je suis le lézard qui s'est dissimulé dans une anfractuosité entre deux pierres du mur derrière lui, comme je suis l'épervier qui passe et qui a un regard d'épervier, comme je suis l'âme des ménades qui ont hanté les lieux dans l'Antiquité et qui les habitent encore incidemment et aussi, pourquoi pas, le dieu du sanctuaire chrétien devant quoi la scène a lieu, comme

je suis tout cela, je peux voir ce qu'il y a dans ce balluchon et que ne peuvent voir les centaines de regards curieux et insoupçonnés qui observent les nouveaux venus. Mais il n'y a rien d'intéressant dans ce balluchon, rien qui puisse donner quelque indice sur tout ce qui va suivre, ou sur ce qui a précédé. Il y a quelques frusques, une ceinture à boucle de fer, il y a des balles mais pas d'armes à feu (elle doit être dans la ceinture de l'empereur, s'il en a une) et il y a un tissu que dénoue l'aîné des fils et où se trouvent des olives noires et vertes, une tomate, du fromage sec. Les quatre étrangers mangent donc : les garçons assis sur le seuil et l'empereur debout, bien d'aplomb sur ses deux jambes écartées, chaussées des hautes bottes de cavalier, le bâton posé contre le mur, un fromage dans une main, un morceau de tomate dans l'autre, tout cela sous l'œil vigilant des enfants rangés dans son dos et vers qui il envoie d'un signe de tête son benjamin, le garçon aux cheveux noirs en bataille, qui se lève et va quémander un peu d'eau. Il revient bientôt avec une cruche et l'on boit à la régálade, en se passant l'eau à tour de rôle. Une fois désaltéré, l'empereur au fromage et à la tomate retrouve son air pensif et dur. Son aîné lui parle, il répond de manière lapidaire, le benjamin rend la cruche vide aux riverains, l'aîné renoue le balluchon puis, sous le regard des habitants du plateau et des montagnes qui l'entourent, des bergers, des muletiers

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCO  
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE  
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2017. N° 137250 ()  
IMPRIMÉ EN FRANCE

